

HANS MAGNUS ENZENSBERGER

*Les Rêveurs de l'absolu*

Traduit de l'allemand par

LILY JUMEL

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2022

*Les Rêveurs de l'absolu* sont extraits de *Politique et crime*.

Titre original: *Politik und Verbrechen*.

© Suhrkamp Verlag, Francfort, 1964.

© Éditions Gallimard, Paris, 1967, pour la traduction française.

© Éditions Allia, Paris, 1998, 2022.

## PREMIÈRE PARTIE

### TRACTS ET BOMBES

IL Y A une centaine d'années, par un matin d'avril de 1862, les habitants de Saint-Pétersbourg purent lire sur les murs des édifices publics des petites affiches portant le texte suivant :

À la jeune Russie!

Par la faute de ceux qui nous dirigent, notre pays est réduit à une situation épouvantable. Il ne lui reste qu'une issue : une révolution sanglante, impitoyable, qui détruit radicalement tous les fondements de l'ordre social d'aujourd'hui, quels qu'ils soient, et anéantisse tous les partisans du système actuellement en vigueur. Nous n'en avons pas peur, bien que nous sachions qu'il en coûtera des flots de sang...

Premièrement, nous réglerons nos comptes avec la famille impériale. Les Romanov paieront de leur sang les souffrances du peuple, le despotisme de tant de longues années, leur manque d'égards pour les droits et les nécessités les plus élémentaires de leurs sujets. La lignée des Romanov perdra sa tête. Envahissons le Palais d'Hiver et exterminons ceux qui l'occupent.

Il est possible que l'anéantissement de la famille du tsar marque l'achèvement de notre besogne. Mais il est plus

probable que le parti impérial se lèvera comme un seul homme pour défendre le tsar. Dans ce cas, mettons toute notre foi en nous-mêmes, en nos forces, en l'amour du peuple, en l'avenir glorieux de la Russie qui sera le premier pays du monde à accomplir la grande tâche du socialisme et crions : À vos haches ! Abattez sans pitié le parti des tsars comme il est sans pitié dressé contre nous. Abattez-les sur les places, si cette bande de chiens ose vous chasser à coups de pied ! Abattez-les dans les rues des villes de province et sur les boulevards de la métropole ! Abattez-les dans les villages et les hameaux !

Si nous venons à échouer, si nous devons payer de notre vie notre tentative d'aider les êtres humains à conquérir leurs droits, nous monterons sans peur sur l'échafaud et poserons sans crainte la tête sur le billot.

Le Comité central de la Révolution.<sup>1</sup>

Dans les quelques très rares bibliothèques et instituts d'Occident qui possèdent un exemplaire de ce document, la pauvre feuille de papier est maniée avec les plus grandes précautions ; telle une relique elle repose, jaunie et fragile, sous verre. Et comme toutes les reliques, elle éveille non seulement l'enthousiasme mais aussi les doutes de la postérité ; ou plutôt : surtout les doutes. Ceci exige un examen approfondi.

1. Voir références et notes p. 107.

Ce document pâli est une déclaration de guerre. On y annonce la dernière guerre sainte contre l'ancien ordre européen et, en même temps, la première grande action de la résistance moderne. Ce double sens est facile à déceler dans le texte de la proclamation. Son langage exalté retentit encore des échos de la Révolution française, sa rhétorique est de seconde main, ses images sont des réminiscences du XVIII<sup>e</sup> siècle : pour les conjurés de Saint-Petersbourg, la hache demeure l'*ultima ratio* ; la hache, l'arme des Jacobins, et non la mitrailleuse de la Commune de Paris ou la dynamite, la substance symbolique des dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, que venait de découvrir Alfred Nobel dans son laboratoire de Stockholm, à l'époque même où les hauts fonctionnaires de la cour du tsar Alexandre II se virent obligés de déposer devant lui la feuille grossièrement imprimée qui les vouait, lui et son régime, à la mort.

Pour l'homme du Palais d'Hiver, l'autocrate de toutes les Russies, ce ne dut pas être chose facile que de prendre au sérieux la menace et la déclaration de guerre. Qui les avait exprimées et à qui étaient-elles adressées ? Le "Comité central de la Révolution" de 1862 se composait d'une poignée de tout jeunes étudiants et officiers. Ils n'avaient derrière eux aucune organisation ; ils ne disposaient d'aucun moyen et

n'avaient aucune expérience. Ils s'attaquaient, les mains vides, à une grande puissance et à son souverain absolu. Ils avaient contre eux : une puissante armée, une bureaucratie fantastique, trois systèmes de police indépendants les uns des autres, dont l'un, la police secrète de l'État, placée directement sous les ordres du tsar, jouissait de pouvoirs illimités. Ils n'avaient pour eux aucune base de masse, aucun parti, pas de source d'argent. Ils n'avaient rien que les termes de leur déclaration de guerre.

Et pourtant, ces termes n'étaient pas vides de sens. La guerre qu'ils déclaraient était un fait. Il y avait des éternités qu'elle était en marche. La première conjuration jacobine de la Russie, qui voulait détruire l'empereur et sa famille, avait été la conspiration des hommes de Décembre. Elle se composait d'officiers et prit la forme d'un putsch militaire. Dans la matinée du 14 décembre 1825, deux mille soldats de la garde, mutinés, avaient défilé devant le Palais du Sénat de Saint-Pétersbourg. Il suffit d'une salve de mitraille pour mettre fin à ce putsch.

Le tsar Nicolas 1<sup>er</sup> fit exécuter les cinq chefs de la conjuration décembriste le jour de son anniversaire et, le même jour, institua une organisation qui devait, pendant quatre-vingt-dix ans, combattre opiniâtrement et attiser sans cesse la guerre civile froide en Russie : la "troisième

section de la chancellerie hautement privée de Sa Majesté”. Cette police secrète du tsarisme n’avait qu’une tâche : étouffer sans pitié tout mouvement d’opposition. Durant les quarante premières années de son existence, pas une balle n’a été tirée contre le tsar. Mais ces quarante années représentaient le temps d’incubation de la terreur révolutionnaire. Voici comment la décrit l’historien libéral Karl Oldenberg :

“Le troisième département de la chancellerie impériale devint en fait un des services les plus puissants et les plus importants du pays ; les ministres eux-mêmes étaient obligés de s’y soumettre. L’intolérance de la censure atteignit à l’in vraisemblable. Presque toutes les plus remarquables productions de la littérature allemande, française et anglaise et 90 % des organes de la presse périodique étaient mis à l’index. Les journaux de l’intérieur étaient censurés avec une rigueur semblable. Pour un voyage à l’étranger, et outre une permission du gouvernement, on exigeait le paiement d’une somme de cinq cents roubles... Le ministère de l’Éducation nationale fut confié à un homme qui supprima les chaires académiques de philosophie, de droit public européen sous toutes ses formes et réduisit le chiffre des étudiants à trois cents par université ; il est prouvé que l’empereur avait songé à la suppression complète des universités. L’obsession

de l'infaillibilité et le despotisme du tsar vieillissant augmentèrent durant les dernières années de son règne... dans une telle mesure que les conseillers les plus dévoués et les plus fidèles qui l'entouraient commençaient à se poser des questions sur l'état mental du monarque"<sup>2</sup>.

Il faut cette pré-histoire – à laquelle ces informations ne font que de vagues allusions – pour donner à cette franche déclaration de guerre de 1862 tout son poids. Bien entendu, ce n'était rien de plus qu'un chiffon de papier couvert d'une prose politique de seconde qualité. Saint-Just se serait mieux exprimé que cette poignée d'anonymes. Toutefois, la presse à imprimer d'où sortait ce tract se trouvait dans les bâtiments de l'état-major général russe et ses auteurs risquaient leurs têtes. Quatre ans plus tard, dans le Jardin d'Été de Saint-Pétersbourg, un homme obscur de la petite noblesse nommé Dimitri Karakosov, tira pour la première fois sur le tsar. Il le manqua. Mais la guerre dans l'ombre devenait une vérité sanglante.

Décrire cette guerre est une tâche difficile : car elle n'exprime pas uniquement les souhaits et les idées de ses protagonistes, mais aussi les contradictions de la société russe du XIX<sup>e</sup> siècle : les intérêts des grands propriétaires fonciers et de la bourgeoisie citadine, du capital commercial

et industriel, de la noblesse qui servait, et l'éveil de l'*intelligentsia*. Des alliances dynastiques et les complications de la politique étrangère, les fluctuations du prix des grains sur le marché mondial et les combats dans la coulisse à propos de la construction de chemins de fer et de l'industrialisation ont eu une influence, voire un effet déterminant. Pour la comprendre jusque dans ses dernières ramifications, il faut étudier dans son entier l'histoire politique, sociale et économique de la Russie au XIX<sup>e</sup> siècle.

Il ne peut en être question ici qu'en marge. Ici, c'est une autre histoire que l'on raconte : l'histoire d'une minorité désespérée, composée de quelques douzaines, de quelques centaines, de quelques milliers d'hommes qui ont littéralement posé leurs têtes sur le billot. Ce n'est pas avec des classements sociologiques et des analyses marxistes que l'on épuisera le sens de cette histoire. Elle ne parle pas de luttes de classes et des conditions de production, mais de rêveurs et de fanatiques, de fous et de beaux esprits, d'aventuriers et de brouillons, de missionnaires et de suicidés, de saints sanglants tels que le monde n'en a jamais vu de semblables.

C'est une histoire obscure et inextricable. Elle se déroule dans les sous-bois de l'Histoire, dans la jungle de la clandestinité. Les théâtres où elle se situe sont des galetas dans des caves et des

forteresses, des pénitenciers et des salons, de pauvres mansardes de Zurich et de Genève, de misérables auberges de villages ukrainiens, des salles d'assises, des halls d'usines et des palais. Ses personnages principaux demeurent vagues, déformés par des trous de mémoire et entourés comme d'un essaim de mouches bourdonnantes d'espions et d'agents provocateurs. Ses sources sont incertaines et contradictoires. D'importants témoignages sont perdus à jamais ou moisissent dans des archives secrètes. Quiconque veut raconter cette histoire est réduit à s'en rapporter aux travaux de recherche des quelques compilateurs de l'Allemagne des années quatre-vingt et aux maigres renseignements et mémoires des rares survivants de la conspiration.

Le déroulement de l'action est extrêmement compliqué et enchevêtré, impénétrable et chaotique. Sa logique est dialectique et non linéaire. Elle suit la courbe de fièvre de la société russe à travers le XIX<sup>e</sup> siècle. De décennie en décennie, la tactique de la révolte se modifie selon le climat du régime. Le jeu des intérêts matériels, des caprices des tsars et de leurs conseillers, l'ambiance des dix salons qui dirigent Saint-Pétersbourg : tout cela est instable, change d'un jour à l'autre et passe de l'oppression sauvage à des demi-concessions, de demi-réformes à une réaction brutale.

Tantôt, la presse d'opposition est autorisée, tantôt interdite du jour au lendemain ; les prisonniers politiques sont subitement libérés ou graciés ; un an plus tard, on les fouette à mort ou on les bannit par milliers sans jugement.

Et comme si cette confusion ne suffisait pas, nous voyons les héros de notre histoire discuter ensemble pendant des nuits entières en buvant des multitudes de verres de punch et de thé. Ils ne sont jamais d'accord. Ils tirent tous cent ficelles. Ils se scindent en groupes et cercles innombrables. Ils se considèrent mutuellement avec hostilité, voire avec haine. Constamment menacés d'être trahis et débusqués, ils s'accablent les uns les autres de soupçons. À Pétersbourg, à Moscou, à Odessa, à Londres, Genève et Zurich, ces fractions poursuivent d'âpres querelles. Bavards et traîtres, escrocs et fous empoisonnent la conspiration. Cette minuscule puissance guerrière, devant laquelle tremblait le tsar, ce souverain absolu qu'elle finit par abattre, semblait misérable et réduite à elle-même.

Aucun fil d'Ariane, et moins que tout le fil chronologique, ne nous guide dans le labyrinthe de cette conjuration. Quiconque veut comprendre quelque chose à son déroulement doit la suivre sur ses principaux théâtres. Le premier de ces théâtres est le champ de bataille de la Théorie.

Quand on jette un coup d'œil en arrière, rien ne paraît plus inoffensif que le début d'une révolution. Ce début est toujours peu apparent, paisible, parfois touchant. C'est ce qu'ont été quelques-unes des premières actions des conjurés russes : ils fondèrent des écoles du dimanche. Ils disséquaient des grenouilles. Ils lisaient des livres français. Ils ouvrirent des cabinets de lecture. Ils mettaient la *Logik* d'Hegel en vers. Ils s'échauffaient à propos d'un roman nouveau. Ils écrivaient des critiques. Ils ouvrirent une caisse de maladie pour les étudiants. Ils se venaient en aide mutuellement et prenaient leurs repas ensemble. Ils jouaient aux échecs.

L'un d'eux, Fédor Dostoïevski, a décrit leur époque, leur sociologie et leur mentalité par ces mots : "Nous étions un prolétariat de bacheliers." Pendant des décennies, ce prolétariat s'est perdu et renouvelé. Sans discernement, avec impatience et avidité, il s'abreuvait des idées de l'Europe occidentale. À l'ordre du jour de cette réception enivrée, il y avait :

Vers 1830, les utopistes français, et tout particulièrement Henri de Saint-Simon et Charles Fourier ;

Dans les années quarante, les premiers socialistes Owen et Proudhon ;

Durant les années soixante, l'"idéologie allemande", Feuerbach et Karl Büchner, ainsi que

les sciences naturelles matérialistes, notamment le darwinisme ;

Et dans les années soixante-dix, le positivisme de Comte et les doctrines socialistes de Marx, Engels et Lassalle.

C'était le pensum de l'*intelligentsia* bourgeoise progressiste dans toute l'Europe. C'est ce pensum que les étudiants russes s'efforcèrent de rattraper, la plupart du temps avec dix à vingt ans de retard. C'est cela et rien d'autre qui leur rapporta le titre du nihilisme. Le mot était à cette époque aussi vide de sens qu'aujourd'hui : un épouvantail à bourgeois, un attrape-nigaud dont l'idée donnait la chair de poule aux pauvres d'esprit. Certes, les nihilistes d'alors récitaient leur leçon avec une ardeur particulière. L'athéisme, le matérialisme, les sciences naturelles, le socialisme – tout cela ne leur servait pas seulement d'arme idéologique contre l'évangile de l'ancien régime ; c'était un évangile en soi et il était absorbé sans critique, cru avec passion et annoncé avec extase. Le messianisme qui transfigurait et déformait à la fois les pensées importées était spécifiquement russe. Les nihilistes étaient les apôtres de la raison, mais ils prêchaient leur credo rationaliste avec un prosélytisme fanatique qui jurait avec la froideur de leurs thèses. Un de ces étudiants a, dit-on, été jusqu'à professer la foi suivante : "Chacun

d'entre nous est prêt à aller à la potence et à donner sa tête pour Moleschott et Darwin<sup>3</sup>.”

Une profession de foi ridicule, mais le régime tsariste l'a prise au mot. Des condamnations à mort témoignent du sérieux avec lequel il le fit.

Le chef de la “troisième section” à Saint-Pétersbourg reçut en mars 1848 une dénonciation : un certain Petrachevski, fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères, donnait tous les vendredis une soirée à laquelle se rendaient des jeunes gens suspects : étudiants, fonctionnaires et officiers. À la suite de cette dénonciation, un espion de la police secrète assista pendant un an à toutes les discussions de ces soi-disant conspirateurs.

Le 23 avril 1849, la police frappa. Trente-trois participants, d'un âge moyen de vingt-cinq ans, furent arrêtés et, parmi eux, un étudiant du nom de Dostoïevski. Vingt et un d'entre eux furent condamnés à mort et ne furent graciés qu'au pied de l'échafaud... mais envoyés pour de longues années de pénitencier en Sibérie. Les autres furent bannis.

Ces “menées dangereuses pour l'État” étaient plutôt de nature théorique : les “conspirateurs” lisaient des livres et s'entretenaient des idées qu'ils découvraient dans les livres. Ce n'était pas leurs actes que l'on punissait, mais leurs opinions. Les *Petrachevskistes* étaient des représentants

typiques de l'*intelligentsia* révolutionnaire de ces années. Ils ne disposaient d'aucune organisation; on ne pouvait leur reprocher la moindre action politique, aucun plan, aucun attentat, aucune démonstration. Leur champ de bataille était la théorie. Ce fut un champ de bataille sanglant. Une vétille se payait de dix ans de réclusion; un rien d'utopie, de l'échafaud.

Dans ces conditions, une insurrection pacifique était une fiction. L'opposition n'avait pas les moyens d'être pacifique. Le plus inoffensif de ses mouvements était puni comme un crime. Dans un certain sens, le régime des tsars a élevé et formé ses adversaires. La première société secrète effective de la Russie était la "troisième section" de la chancellerie impériale. Ce fut l'impitoyable professeur de la jeune Russie; elle était, elle devint le modèle de la technique de la conspiration, l'exemple de la méthode clandestine. Sa théorie, la jeune Russie l'avait importée; sa pratique, elle l'acquies dans son propre pays, de son propre corps: la pratique du travail de sape. Ce qui se fondait, ce n'était plus des petits clubs où l'on discutait ou des écoles du dimanche; ce furent la "Société du Tribunal du Peuple ou de la Hache", "L'Enfer", l'"Union centrale des Travailleurs", les "Buntari", le "Syndicat ouvrier de la Russie méridionale", la "Lawristi", la "Société pour le

pays et la liberté”, “La Volonté du Peuple”, et avec ces groupes la conspiration, de fantôme, devint réalité. Les prémisses étaient claires; ce qui n'était pas clair, c'étaient les buts et les méthodes; ce qui n'était pas clair, c'était le choix des armes.

Au “Comité central révolutionnaire” qui, au printemps de 1862, appelait aux haches, Alexander Herzen, la tête, le guide de la vieille génération, répondit de son exil londonien :

“Je n'appellerai pas à la hache, à cet *ultima ratio* des opprimés, tant que nous restera encore le plus petit espoir d'une solution sans hache. La Russie a besoin de balais, pas de haches... Suivons la voie évolutionniste de l'Amérique et de l'Angleterre. Les artistes de la révolution n'aiment guère cette voie, mais cela ne nous regarde pas. Résolument, nous donnons à cette voie le pas sur la voie sanglante.”<sup>4</sup>

Et, sept années plus tard, il suppliait encore le sauvage Bakounine : “Ce que des gens raisonnables excuseront chez Attila, chez le Comité de Salut public, voire chez Pierre le Grand, – ils ne nous le pardonneraient pas. Nous n'avons pas entendu de voix d'en haut nous ordonnant de remplir un destin, nous n'avons pas perçu d'appel des profondeurs nous communiquant des instructions. Pour nous, il ne peut y avoir qu'une voix et qu'un guide : la raison et

la compréhension. Si nous les rejetons, nous deviendrons les renégats de la civilisation.”<sup>5</sup>

Ce n'était pas un choix entre la légalité et la révolte, c'était un choix entre deux armes : entre les tracts et les bombes. Tous deux paraissaient également dangereux au régime des tsars – avec raison. *La Cloche*, de Herzen, imprimée à Londres, était interdite en Russie. On employait toutes sortes de moyens pour l'introduire en fraude dans le pays : à la foire de Novgorod, la police secrète confisqua cent mille exemplaires d'un seul numéro. *La Cloche* n'était pas le seul organe des révolutionnaires. À Berlin et à Genève, à Londres et à Zurich, les presses à imprimer des émigrants travaillaient ; et, dispersées dans tout l'empire russe, il y avait des presses à main desquelles sortaient un flot de bulletins et de brochures : *La Libre Parole*, *Le Travailleur*, *En avant*, *La Semence*, *Le Tocsin*, *La Parole souterraine*, *La Liberté*, *La Commune*, *Le Pays et la Liberté*, *La Volonté du Peuple*, *Le Commencement*, *Le Messager de la Vérité*, *Le Partage noir*, *La Cause du Peuple*...

Ces cahiers bon marché et grossièrement réalisés, qui, sous ces titres, passaient de main en main, nous donnent le premier exemple de l'énorme action de la propagande politique clandestine. Ils paraissaient en tirages ridiculement réduits : le plus souvent de 300 à 3 000

numéros ; mais chaque exemplaire atteignait beaucoup de lecteurs et, avant d'avoir été complètement usé, avait souvent été recopié à la main et retransmis. Ce processus est instructif : il démontre pour la première fois à quel point la littérature politique agit en tant qu'élément ouvrant la voie et peut déterminer d'immenses conséquences avec un minimum de frais.

L'abondance des publications qui surgissaient spontanément et au hasard dans la clandestinité ne témoigne pas uniquement de l'étendue de l'agitation révolutionnaire dans la bourgeoisie et les milieux de l'*intelligentsia*. Elle exprime aussi la perplexité et la division des forces révolutionnaires. Sur le champ de bataille de la Théorie, elles ne s'opposaient pas seulement au tsarisme, mais encore elles s'entre-dévoraient.

La base de l'agitation était mince. Elle reposait sur la thèse qu'en Russie tout devait changer. Chaque déclaration qui traitait de cette exigence devenait l'objet de violentes querelles, d'aigres hostilités, d'interminables discussions et de spéculations oiseuses. Les feuilles et les pamphlets de cette époque, tous imprimés au prix d'inraisonnables sacrifices et diffusés au péril de la vie, s'accusaient les uns les autres, ouvertement ou subtilement, de prévarication, de lâcheté, d'incompréhension et de trahison. Plus cette presse clandestine était petite